

Résidence et liens de parenté des artisans de Montréal en 1741

François Groulx et Jean-Richard Gauthier

Volume 24, numéro 52, 2000

Les artisans canadiens au XVIII^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800413ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800413ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Groulx, F. & Gauthier, J.-R. (2000). Résidence et liens de parenté des artisans de Montréal en 1741. *Scientia Canadensis*, 24, 7–25.
<https://doi.org/10.7202/800413ar>

Résumé de l'article

Les recherches sur les artisans se sont souvent attachées à mieux comprendre les aspects particuliers de chaque profession. Moins fréquemment, les historiens se sont attardés aux dynamiques propres à l'ensemble du groupe, en particulier dans le cadre urbain, lieu de leur regroupement. Dans cet article, les auteurs élucident certains aspects du comportement des artisans de Montréal à l'aide du recensement de 1741. L'objectif central est de comprendre l'incidence des pratiques des artisans sur leur répartition spatiale dans la ville. Ils tentent ainsi de circonscrire les facteurs qui déterminent les tendances aux regroupements entre ménages artisans. Ils affirment que les réseaux de parenté et l'appartenance à un métier artisan sont les deux causes de proximité de résidence. Ainsi nuancent-ils certains constats antérieurs de l'historiographie quant à l'existence et aux causes d'une répartition spatiale dans cette ville de la Nouvelle-France. De plus, ils abordent certains processus de reproduction sociale des artisans montréalais de cette époque.

Résidence et liens de parenté des artisans de Montréal en 1741

FRANÇOIS GROULX ET JEAN-RICHARD GAUTHIER

Résumé

Les recherches sur les artisans se sont souvent attachées à mieux comprendre les aspects particuliers de chaque profession. Moins fréquemment, les historiens se sont attardés aux dynamiques propres à l'ensemble du groupe, en particulier dans le cadre urbain, lieu de leur regroupement. Dans cet article, les auteurs élucident certains aspects du comportement des artisans de Montréal à l'aide du recensement de 1741. L'objectif central est de comprendre l'incidence des pratiques des artisans sur leur répartition spatiale dans la ville. Ils tentent ainsi de circonscrire les facteurs qui déterminent les tendances aux regroupements entre ménages artisans. Ils affirment que les réseaux de parenté et l'appartenance à un métier artisan sont les deux causes de proximité de résidence. Ainsi nuancent-ils certains constats antérieurs de l'historiographie quant à l'existence et aux causes d'une répartition spatiale dans cette ville de la Nouvelle-France. De plus, ils abordent certains processus de reproduction sociale des artisans montréalais de cette époque.

Abstract

Research about artisans is usually focused on an improved understanding of each other occupation. Historians approach less often the dynamics of craft groups, especially in towns, where most of these groups emerged. In this paper, the authors examine Montreal artisans listed in the census of 1741. The main aim is to understand quantitatively how craft practices affected spatial distribution in the town, and thus discover what factors determined where artisan families lived. The authors conclude that family kinship and craft occupation were the main reasons artisans lived where they did. This enables a refinement of earlier historical scholarship about spatial distribution in this town of New France, and the reasons for it. In addition, they discuss some methods of social reproduction among Montreal craftsmen of the period.

INTRODUCTION

Les études sur les artisans du Canada préindustriel se sont multipliées au cours des dernières années. Tout en cherchant à mieux définir leur portrait socio-économique, elles ont également démontré l'importance de ce groupe dans le développement de la colonie.¹ À première vue assez hétérogène, tant par la diversité des métiers et des professions que par l'inégalité des niveaux de richesse et de vie, le groupe

des artisans possède tout de même des points de rencontre valables pour l'ensemble ou, du moins, pour une grande partie des individus qui en font partie. Parmi ces caractéristiques communes, le regroupement en milieu urbain est un trait commun de plusieurs corps de métier. À l'époque de la Nouvelle-France, le choix des artisans de s'installer en ville s'explique en bonne partie par la concentration des ressources matérielles et la centralisation de la demande. Le milieu urbain devient le théâtre non seulement des activités professionnelles mais encore des manifestations de la vie sociale et familiale des artisans, hormis dans le cas des tanneurs et des meuniers, dont l'activité professionnelle requiert un environnement particulier.² Dans cette perspective, la ville de Montréal se compare à la plupart des villes européennes du XVIII^e siècle.³

L'historiographie présente une image distincte mais encore relativement floue de l'organisation résidentielle des ménages, particulièrement dans le cas de Montréal. Puisqu'ils occupent une place importante dans la vie urbaine au quotidien, les artisans façonnent plusieurs aspects de la ville. Louise Dechêne donne l'exemple de la présence de leurs résidences dans un espace physique relativement exigu d'environ 37,6 hectares à l'intérieur de l'enceinte de la ville, auquel il faut ajouter trois faubourgs aux dimensions réduites.⁴ Fortement marquées par le récit de voyage du naturaliste suédois Pehr Kalm, les premières études sur la répartition spatiale en milieu urbain ont souvent vu dans l'étroitesse de l'enceinte l'un des facteurs déterminants de la désorganisation résidentielle.⁵ En effet, selon Louise Dechêne, il existe à Montréal « une confusion dans l'organisation résidentielle, riches et pauvres vivent pêle-mêle, les artisans voisinent avec les officiers ». ⁶ Allan Greer abonde dans le même sens : puisque dans la ville préindustrielle de la Nouvelle-France, il n'existe pas de ségrégation spatiale des classes, « les marchands et les nobles côtoient prostituées, maçons et soldats ». ⁷ Il est vrai que, placés dans le contexte de la « promiscuité » urbaine, les individus entrent en relation avec les gens des états et professions qui ont choisi comme siège d'établissement l'enceinte de la ville, et ce, plus particulièrement lors des activités quotidiennes, tels le marché, les cérémonies religieuses et les manifestations publiques.

Des études plus récentes ont démontré cependant la formation de comportements visant la ségrégation spatiale entre les groupes sociaux habitant la cité. Au sujet de Montréal, Phyllis Lambert et Alan Stewart ont analysé l'organisation sociale et économique de l'espace.⁸ Selon eux, le rôle administratif de la ville et les activités économique et commerciale qui s'y déroulent constituent le moteur des changements liés à l'utilisation de l'espace intra-muros. Dans une étude sur la

différenciation spatiale des locataires montréalais entre 1731 et 1741, Daniel Massicotte voit « la valeur des loyers comme un indice de la distribution de la richesse et du bien-être des groupes composant cette société urbaine et, partant, un moyen de cerner la stratification sociale ». ⁹ D'après lui, les choix résidentiels sont déterminés par le niveau du loyer, la superficie du logement et les qualités physiques des lieux. ¹⁰ Ainsi, l'ensemble de ces nouvelles études soulève tout l'intérêt d'observer la disparité socio-spatiale dans l'organisation urbaine de Montréal au XVIII^e siècle. Cette particularité, conjuguée à la forte présence des artisans à Montréal, est une donnée essentielle pour saisir le comportement résidentiel des groupes sociaux qui forment la population urbaine. Cependant, nous croyons que les dimensions économique, commerciale et administrative relevées dans l'historiographie n'expliquent pas complètement la localisation des ménages.

D'après nous, il semble évident que le lieu de résidence n'est pas laissé uniquement à l'action des forces économiques caractéristiques de la ville de Montréal à l'époque de la Nouvelle-France. Plus exactement, nous pensons que deux autres facteurs sont susceptibles d'influencer la répartition de la population à travers la ville. D'une part, nous soulevons l'hypothèse de la profession de l'individu. Par exemple, le cordonnier préférera résider dans un quartier composé en majorité d'artisans. D'autre part, nous sommes portés à penser que la parenté est un autre facteur déterminant le choix du lieu de résidence. En somme, l'appartenance à un groupe social serait un facteur à considérer pour comprendre la propension au regroupement. De plus, nous présumons que le regroupement résidentiel s'accroît lorsqu'il y a des liens de parenté entre les familles d'un même groupe professionnel. En d'autres mots, les réseaux familiaux interviennent fortement lorsqu'un ménage artisan cherche à s'établir dans un lieu donné de la ville.

En vue de vérifier ces hypothèses, nous présentons dans cet article le résultat d'une analyse du regroupement spatial chez les artisans à partir du recensement de 1741. Nous nous sommes fixé l'objectif d'examiner le comportement des chefs de ménage appartenant au groupe des artisans dans leur choix d'un emplacement pour la résidence familiale. Dans un premier temps, nous avons voulu confirmer l'importance du groupe des artisans à Montréal en 1741. Dans un deuxième temps, nous avons observé l'incidence de la profession sur la répartition géographique des résidences et sur la formation de secteurs sociaux spécifiques. Dans un troisième et dernier temps, afin de mieux comprendre l'importance des réseaux de parenté sur l'établissement résidentiel, nous avons tenté de circonscrire les comportements relationnels des artisans en observant cette fois les liens de

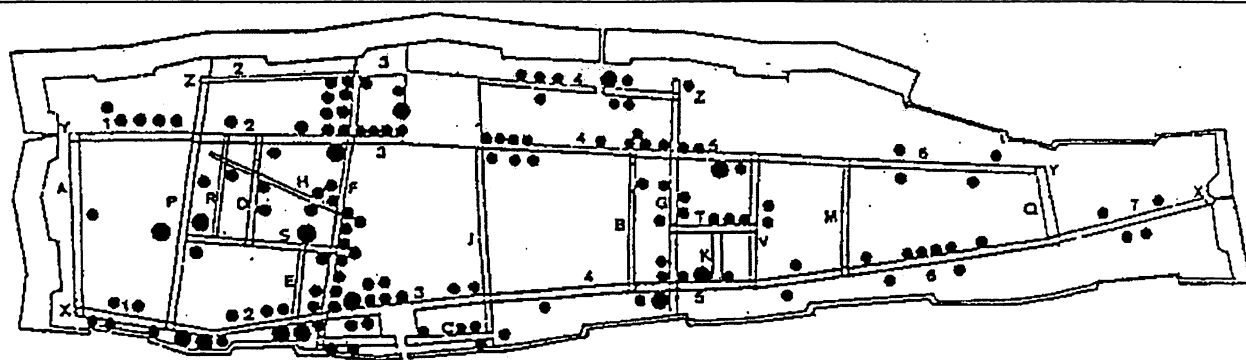
parenté qui existaient entre les chefs de ménage de cette catégorie socioprofessionnelle. Nous avons tenté d'évaluer l'incidence de ce facteur sur la proximité résidentielle et la tendance à la formation de comportements visant à une certaine ségrégation spatiale. En fin de compte, notre article devrait contribuer à éclaircir une problématique propre à l'étude historique du comportement des populations en milieu urbain et plus spécifiquement celle des artisans.

SOURCES, MÉTHODOLOGIE ET REPRÉSENTATIVITÉ

Le point de départ de cette étude est le recensement inédit de Montréal en 1741.¹¹ Les tribunaux ont émis une ordonnance de perquisition à la Compagnie des Indes pour garantir son monopole commercial. Afin de découvrir et d'identifier des marchandises importées illégalement, la compagnie recensa les résidents de Montréal. Ainsi, 506 résidences ou logements ont été visités entre les 14 et 24 juillet 1741. Le recensement laisse donc un portrait assez complet de la distribution géographique des habitations et de leurs résidents.

La première étape consiste à identifier correctement chaque individu. En effet, le recensement n'est pas explicite à ce sujet et se contente souvent de la simple mention du nom de famille de l'individu, voire uniquement de son sobriquet. Pour pallier cette faiblesse du recensement, nous avons croisé nos données avec celles de la base de données *Parchemin*.¹² À l'aide de cet outil informatique, nous avons identifié la majorité des individus en nous référant aux renseignements contenus dans les actes notariés, en particulier ceux concernant la vente, l'achat ou la location d'une résidence à Montréal lors de la période du recensement. Cette approche nous a permis du même coup d'associer à chaque chef de ménage la profession qu'il pratiquait et dans plusieurs cas le nom de son épouse. À partir de ces informations, nous avons créé une fiche personnelle décrivant chaque individu par son nom, celui de sa femme, son métier et la rue de sa résidence familiale.

La seconde étape de notre démarche concerne l'aspect géographique. Afin d'observer convenablement la répartition spatiale de chaque métier ou groupe professionnel, nous avons opté pour un découpage de la ville de Montréal en quartiers résidentiels (voir la carte 1). Comme la délimitation des quartiers est subjective, nous avons tenté au mieux de représenter chaque partie distincte de la ville. Par exemple, Louise Dechêne nous informe de l'aspect particulier des résidences qui entourent la place du marché.¹³ En empruntant cette piste, nous avons délimité le quartier comprenant les rues adjacentes à la place du marché (ce qui correspond au quartier Sud).¹⁴ De plus, Dechêne nous apprend que le développement des rues situées au nord de Notre-



LÉGENDE

A- Saint-Augustin
 B- Saint-Jean-Baptiste
 C- Capitale
 D- Saint-Jean
 E- Saint-Éloy
 F- Saint-François
 G- Saint-Gabriel
 H- de L'Hôpital
 J- Saint-Joseph
 K- Saint-Denis
 M- Saint-Charles
 P- Saint-Pierre

Q- Notre-Dame de Bonsecours
 ● immeubles à un seul logis locatif.
 ●● immeubles à plusieurs logis locatifs.

R- Saint-Alexis
 S- Saint-Sacrement
 T- Sainte-Thérèse
 V- Saint-Vincent

X- Saint-Paul
 1- de Saint-Augustin à Saint-Pierre
 2- de Saint-Pierre à Saint-François
 3- de Saint-François à Saint-Joseph
 4- de Saint-Joseph à Saint-Jean-Baptiste
 5- de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Vincent
 6- de Saint-Vincent à Bonsecours
 7- de Bonsecours à la porte Sainte-Marie

Y- Notre-Dame
 1- de Saint-Augustin à Saint-Pierre
 2- de Saint-Pierre à Saint-François
 3- de Saint-François à Saint-Joseph
 4- de Saint-Joseph à Saint-Jean-Baptiste
 5- de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Vincent
 6- de Saint-Vincent à Bonsecours

Z- Saint-Jacques
 2- de Saint-Pierre à Saint-François
 3- de Saint-François à Saint-Joseph
 4- de Saint-Joseph à Saint-Gabriel

Carte 1
 Carte de la ville fortifiée de Montréal
 illustrant l'emplacement des logis

Dame s'est fait plus tard.¹⁵ Les rues regroupées autour de la rue Saint-Jacques constituent ainsi un autre quartier (soit le quartier Nord). Le Faubourg Saint-Joseph, puisqu'il est situé à l'extérieur de l'enceinte de la ville, peut facilement être défini en tant que quartier spécifique. Ensuite, comme la ville s'étend en longueur sur un axe est-ouest, nous avons tout simplement divisé le centre de la ville en trois quartiers, le quartier Ouest (des rues Saint-Augustin à Saint-François), le quartier central (des rues Saint-Joseph à Saint-Gabriel) et le quartier Est (des rues Saint-Gabriel à Notre-Dame de Bonsecours).

Le problème majeur de cette division catégorique provient de la difficulté à situer chaque ménage exactement dans son quartier, puisque nous ne possédons aucune adresse civique. Cependant, certains moyens nous ont permis d'assurer la pertinence de notre découpage. Premièrement, le recensement nous indique la direction prise par le ou les recenseurs, par exemple du nord au sud. Comme chaque résidence est numérotée en ordre croissant, il nous est possible d'effectuer une répartition fidèle en découpant approximativement les rues en fractions selon les plans de la ville. En deuxième lieu, certains édifices principaux nous ont servi de points de repère validant notre découpage. Par exemple, le Séminaire de Saint-Sulpice vient au numéro 64 de la rue Notre-Dame selon le recensement. Nous savons ainsi que les 63 numéros précédents se situaient à l'est de ce bâtiment facilement identifiable sur un plan d'époque.¹⁶

La dernière étape méthodologique concerne l'identification des liens familiaux existants entre les chefs de ménages artisans. Pour ce faire, nous avons tenté d'identifier les ascendants des deux générations précédentes, et ce, autant pour l'homme que pour la femme.¹⁷ Ensuite, nous avons incorporé l'ensemble des résultats, les douze ascendants pour les fiches complètes, à notre base de données. Munis de cet ensemble d'informations rassemblées et fichées sur support informatique, nous avons procédé à l'analyse des réseaux de parenté des artisans de la ville de Montréal. Nous avons utilisé ces données en relation avec l'emplacement de la résidence et le corps de métier auquel appartient chaque entité familiale.

Avant d'entreprendre l'analyse et l'interprétation des données, il est important de discuter de la représentativité de notre corpus. L'exercice achèvera de rendre compte de la fiabilité et de la validité de nos résultats. D'abord, sur les 506 résidences visitées par les recenseurs, nous avons préalablement éliminé les faubourgs Sainte-Marie et Saint-Louis. Ce choix est justifié par la faiblesse numérique de ces deux quartiers, respectivement huit et quinze ménages, et par leur situation géographique, puisqu'ils sont à l'extérieur de l'enceinte. De plus, quatorze autres résidences telles les congrégations et institutions à

caractère religieux qui ne cadrent pas dans les objectifs de cette recherche ont été éliminées. Les deux suppressions portent le nombre total de ménages de notre corpus à 469. Ce chiffre final se rapproche du nombre 650 avancé par Louise Dechêne au sujet de la population active de la ville à cette époque.¹⁸ La différence des nombres s'explique si l'on tient pour acquis que la majorité des journaliers ne sont ni les propriétaires ni les locataires principaux d'une résidence et si l'on tient compte de la centaine de domestiques. Nous n'avons d'ailleurs recensé qu'un seul journalier dans notre groupe. Sur l'ensemble des résidences visitées, nous avons trouvé et fiché 340 chefs de ménages, ce qui représente 72,5 % des résidences de notre étude. Le taux nous semble suffisamment élevé pour conclure à une représentativité valable du corpus obtenu par processus d'élimination. Finalement, les taux sont relativement similaires d'un quartier à l'autre (voir le tableau 1), évitant du coup la sur-représentation d'un secteur particulier.

LES ARTISANS DE MONTRÉAL EN 1741

À Montréal en 1741, la ville compte son lot de ménages qui dépendent de la fabrication et de la transformation des biens. En effet, sur 340 chefs de ménages identifiés, 154 individus (45,3 %) pratiquent une profession entrant dans la catégorie des artisans (voir le tableau 2). Ce taux est légèrement plus élevé que les résultats obtenus pour la ville de Québec, dont la proportion des chefs de ménage liés au milieu artisanal joue entre 30 et 40 % à la même époque.¹⁹ Pourtant, il n'y a pas à Montréal d'industrie particulière et organisée comme à Québec, telle la construction navale et la tonnellerie.²⁰ Les artisans sont deux fois plus nombreux que les marchands et les négociants, qui représentent environ 20 % des chefs de ménage.

La prédominance du groupe des artisans s'explique d'abord par la diversité des métiers qu'ils pratiquent. Comme nous l'avons dit, l'environnement urbain attire des corps de métiers particuliers. C'est le cas premièrement des emplois reliés au domaine de la construction des bâtiments. Les maçons, les tailleurs de pierre et les couvreurs en bardeau occupent ainsi une place importante dans la masse des artisans de Montréal. En 1741, 33 chefs de ménage se présentent comme membres de ce secteur, soit un peu plus de 20 % de l'ensemble des artisans. Le poids considérable des métiers de la construction est sans doute intensifié, dans le contexte de la Nouvelle-France, par deux événements exceptionnels relativement récents. En effet, quelques années auparavant, la ville de Montréal a été en partie rasée par les flammes en 1721 et en 1734. De plus, la palissade de bois ceinturant la ville est remplacée par une enceinte de pierre plus grande entre

Tableau 1
Distribution par quartier des artisans recensés et identifiés

Quartiers	1	2	3	4	5	6	Total
Recensés	132	49	49	86	103	50	469
Identifiés	94	36	38	55	80	37	340
% d'artisans identifiés	71,2	73,5	77,5	64,0	79,0	74,0	72,5

Tableau 2
Distribution des catégories professionnelles
à Montréal en 1741

Catégories	Nombre	%
Artisan	154	45,3
Marchand et négociant	59	17,3
Noblesse et officier	41	12,1
Militaire	19	5,6
Autres professions	14	4,1
Professions libérales	14	4,1
Habitant	13	3,8
Voyageur	14	4,1
Aubergiste	11	3,2
Journalier	1	0,2
TOTAL	340	100,0

1717 et 1744. Il ne fait pas de doute qu'un grand nombre d'artisans du bâtiment a été employé à la réalisation de ces deux tâches.

Suivent les artisans qui se regroupent traditionnellement en milieu urbain, tels que les menuisiers, forgerons, cordonniers, charretiers, tonneliers, boulangers et bouchers. La plupart de ces corps de métier profitent de la concentration et du va-et-vient des citoyens. Leur nombre est ainsi tributaire d'un marché qui compte près de 3 500 âmes en 1741.²¹ Finalement, le troisième groupe d'artisans est celui

Tableau 3
Distribution des artisans selon le métier

Métiers	Nombre	%
Maçon et tailleur	31	20,1
Menuisier	23	14,9
Forgeron	20	13,0
Cordonnier	19	12,3
Tailleur et couturier	14	9,1
Charretier	7	4,5
Tonnelier	7	4,5
Boulangier	7	4,5
Perruquier	6	3,9
Meunier	3	1,9
Boucher	3	1,9
Brasseur	2	1,3
Couvreur en bardeau	2	1,3
Construction Navale	2	1,3
Charron	2	1,3
Chapelier	1	0,6
Arquebusier	1	0,6
Horloger	1	0,6
Maître Doreur	1	0,6
Orfèvre	1	0,6
Faïencier	1	0,6
TOTAL	154	100,0

des métiers plus spécialisés et des biens de luxe. Moins important en nombre, ce groupe trouve à la ville ses clients. Ainsi, orfèvres, horlogers, maîtres doreurs, faïenciers, chapeliers, tailleurs d'habits, perruquiers et arquebusiers s'installent à proximité des lieux de résidences de l'élite de la colonie. En effet, le groupe de la noblesse et des officiers opte majoritairement pour une résidence urbaine, car leur activité dépend du lieu d'établissement des infrastructures publiques et militaires de l'État. Selon Allan Greer, ce groupe représente entre 1 et 3,5 % de la population totale de la colonie, alors que son importance en milieu urbain passe à plus de 15 %.²² Par conséquent, il n'est pas

surprenant de trouver à la ville les artisans qui destinent leurs productions et leurs services à cette catégorie de la population.

Le portrait de Montréal en 1741 laisse donc apparaître une grande diversité socioprofessionnelle. L'activité économique artisanale y prend une place de choix comme le montrent le nombre et la diversité des métiers. Centre des campagnes qui l'entourent, elle attire, ou retient du moins, les corps de métiers artisans, malgré une apparente stagnation démographique dans la première moitié du XVIII^e siècle.²³

LE LIEU DE RÉSIDENCE

À cause de la diversité professionnelle et sociale, Montréal peut apparaître comme un ensemble où vit pêle-mêle tout un chacun. Cependant, malgré l'étroitesse de l'enceinte, la promiscuité des rues et des allées, il semble qu'une certaine répartition socioprofessionnelle se dégage du portrait résidentiel. Bien que Montréal possède en 1741 ses secteurs spécifiques, comme la place du marché ou les alentours des édifices administratifs et religieux, il est trop tôt pour parler de quartier au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Cependant, la ville ne doit pas pour autant être considérée comme un tout homogène. Une certaine distance délimite tout de même des secteurs en les isolant des autres par des caractéristiques diverses. Par exemple, les imposants bâtiments et terrains du séminaire des Jésuites séparent le quartier Est du quartier Central. Cette réalité spatiale qui façonne la ville de Montréal en 1741 nous permet de mieux observer certaines caractéristiques du comportement des artisans, en particulier l'importance de l'occupation socioprofessionnelle dans le choix du lieu de la résidence familiale.

En analysant le choix de leur lieu de résidence, nous observons que les artisans optent plus fréquemment pour les secteurs situés en périphérie de la ville. Nous les avons dénombrés dans les quartiers Est (49 artisans), Ouest (41 artisans) et le Faubourg (19 artisans). Mis ensemble, ils représentent près de 80 % du total des artisans de la ville. Dans chacun de ces quartiers, les artisans forment plus de la moitié des résidents, soit un peu plus que leur proportion dans la population globale des chefs de ménages identifiés (45,3 %). Au contraire, ils sont sous-représentés dans les trois quartiers centraux par rapport à leur poids démographique dans l'ensemble de la ville, en particulier dans les secteurs adjacents à la place du marché. Ils ne représentent ainsi que 37 % des résidents dans le quartier Central et 17 %, dans le quartier Sud. Ces quartiers sont majoritairement occupés par les marchands et négociants dans plus de 40 % des cas.

Tableau 4
Répartition des artisans par quartier

Classe/Quartier	Total	Est	Central	Sud	Nord	Ouest	Faubourg
Nombre	154	49	17	6	22	41	19
%	100	52	37	17	44	53	50

La tendance au regroupement s'observe également à l'intérieur d'un même métier artisan. En effet, des 31 maçons ayant une résidence à Montréal, 14 ont choisi de s'installer dans la partie Est de la ville. Même constat chez les menuisiers qui préfèrent s'installer au Nord-Ouest de la ville dans plus de 60 % des cas. À l'inverse des autres groupes artisans qui désertent les quartiers centraux, les tailleurs d'habits en font leur lieu de résidence plus d'une fois sur deux. Ils demeurent ainsi près de leurs clients les mieux nantis, à savoir les marchands et les négociants. De plus, certaines rues présentent un portrait très révélateur de la concentration des résidences d'artisans. Par exemple, dans l'Ouest de la ville, sur les rues Saint-Pierre, Saint-Alexis, Saint-Jean, Saint-Sacrement et de l'Hôpital, 28 des 37 résidences sont occupées par une famille d'artisan. La situation est la même pour la rue Saint-Jacques, dont 12 des 14 résidents appartiennent à ce groupe. Elle n'est pas propre aux artisans uniquement, elle se reflète chez les autres groupes sociaux également. Les marchands préfèrent le quartier du marché et les rues environnantes, les nobles s'établissent sur les artères principales (en l'occurrence les rues Saint-Paul et Notre-Dame), et ce, dans près de 75 % des cas de familles vivant à l'intérieur de l'enceinte. Les habitants et les voyageurs se dirigent, eux, vers le faubourg plus de trois fois sur quatre.

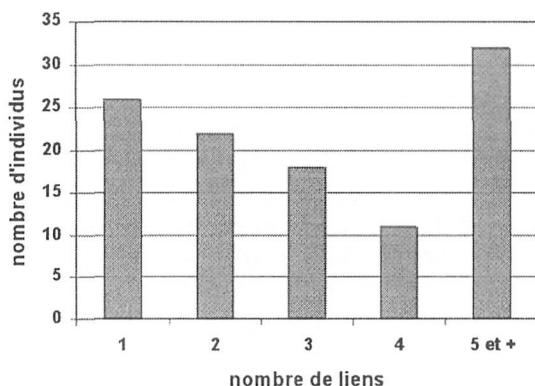
Il y a donc un regroupement géographique de l'emplacement des résidences à Montréal en 1741, et cela est en partie tributaire du groupe socioprofessionnel auquel appartient le chef de ménage. Cependant, la dimension purement professionnelle serait intimement liée à l'aspect économique de chaque groupe, comme l'ont souligné certaines études. Ainsi, le choix d'un emplacement serait fortement lié aux possibilités économiques d'un groupe. S'il détermine la décision d'une famille de s'installer en ville, le facteur économique n'est pas le seul qui entre en ligne de compte. Nous suggérons que les liens de parenté soient tout aussi importants à considérer pour expliquer les comportements urbains liés à la résidence des artisans.

LES LIENS DE PARENTÉ

Avant d'observer l'influence des liens familiaux dans le choix résidentiel, il faut d'abord démontrer l'importance des réseaux de parenté chez les artisans. En effet, comme plusieurs autres groupes du XVIII^e siècle, les artisans adoptent des stratégies visant à consolider leurs réseaux familiaux. La tendance à l'homogamie socioprofessionnelle est l'une des caractéristiques qui définissent plusieurs de leurs comportements. Nous avons pu ainsi observer que cette propension est bien réelle dans le cas des artisans de Montréal en 1741. Du nombre des 154 artisans que nous avons identifiés, nous avons retenu les fiches familiales de 143 d'entre eux, ce qui nous laisse un corpus suffisant pour étudier leur parenté.

Premier constat, près de 80 % des artisans possèdent au moins un lien de parenté avec un autre artisan, soit 112 des 143 chefs de ménage. Les résultats sont d'autant plus significatifs si l'on décortique le nombre de liens (voir le graphique 1). Par exemple, des 112 artisans 83 ont plus de deux parents et 32, plus de cinq. Nous avons même identifié un individu dont le réseau de parenté le lie à 15 autres familles d'artisans. Au total, il existe entre les ménages artisans 388 liens de parenté qui unissent 194 familles. Ce nombre est considérable si l'on admet que 112 familles produisent ce réseau très dense. Chaque chef de ménage a environ 3,5 liens de parenté avec d'autres familles d'artisans.

Le phénomène des alliances entre les ménages artisans se remarque aussi dans une moins forte mesure à l'intérieur même des corps de



Graphique 1
Liens de parenté à l'intérieur du groupe des artisans

métier. Les maçons ont un vaste réseau avec le groupe des artisans (106 liens pour 22 membres, soit près de 5 alliances par famille). Dans ce réseau, 40 % des ménages sont liés à d'autres familles de maçons (voir le tableau 5). Dans une moindre mesure, les tailleurs, les menuisiers et les cordonniers s'allient avec des membres de leur groupe dans des proportions respectives de 36 %, 28 % et 24 %. Les familles de forgerons semblent être le groupe d'artisans le moins enclin à tisser des réseaux, car une seule alliance existe entre deux familles de forgerons. Par ailleurs, ce groupe d'artisans possède uniquement 20 liens de parenté, soit moins de 1,5 liens par famille. Ils semblent ainsi établir leurs réseaux à l'extérieur du cercle de leur profession.

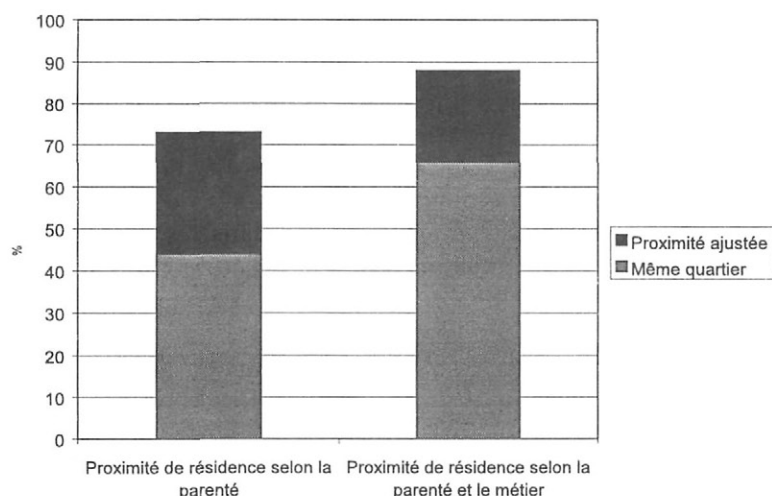
Les résultats suggèrent qu'il existe à Montréal en 1741 une forte tendance des ménages artisans à établir des réseaux de parenté à l'intérieur du groupe des artisans et, dans une certaine mesure, à l'intérieur même de leur corps de métier. Cette réalité nous force à considérer le réseau familial des artisans de Montréal comme une manifestation du processus de reproduction sociale. Par conséquent, il devient important de considérer le rôle joué par cette caractéristique dans les autres comportements urbains des artisans, en particulier l'influence que les liens de parenté peuvent avoir sur le choix de l'emplacement de la résidence familiale.

L'INFLUENCE DES LIENS DE PARENTÉ SUR LA PROXIMITÉ RÉSIDENTIELLE

Notre étude sur les liens de parenté nous permet maintenant d'observer l'impact du facteur familial sur le choix d'un emplacement résidentiel. Dans un premier temps, nous avons analysé l'incidence de la parenté sur la proximité de l'ensemble de notre corpus ayant une fiche de famille et au moins un lien de parenté, soit 112 ménages artisans. Ainsi, sur les 194 familles liées entre elles, 86 demeurent dans le même quartier (ce qui représente 45 % des alliances). Ce taux peut paraître faible à première vue, mais il s'explique par notre découpage catégorique des secteurs de la ville. En effet, deux familles peuvent demeurer pratiquement l'une à côté de l'autre sans pour autant être considérées comme vivant dans le même quartier. Par exemple, les familles demeurant sur la rue Saint-François, au nord de la rue Notre-Dame sont comptabilisées comme appartenant au quartier Nord alors qu'une autre famille vivant sur la rue Notre-Dame, à l'est de la rue Saint-François, sera considérée comme vivant dans le quartier Ouest. En réalité, les deux résidences sont beaucoup plus près l'une de l'autre. Pour pallier ce problème de traitement des données, nous avons effectué une deuxième analyse de la proximité des résidences chez les

Tableau 5
Liens de parenté des ménages d'artisans

	Ménages avec une fiche familiale	Ménages ayant au moins un lien de parenté	Ménages ayant au moins un lien de parenté	Total des liens de parenté des ménages	Moyenne des liens par ménage ayant au moins un lien	Liens avec le même métier	Liens à l'intérieur du métier	Ménages possédant au moins un lien avec un autre membre de son groupe	Ménages ayant au moins un lien avec un autre membre de son groupe
Métiers	Nombre	Nombre	%	Nombre	Nombre	Nombre	%	Nombre	%
Maçon	28	22	78,6	106	4,8	45	42,5	18	81,8
Tailleur	13	10	76,9	25	2,5	9	36,0	5	50,0
Menuisier	23	20	87,0	51	2,6	14	27,5	11	55,0
Cordonnier	17	12	70,6	55	4,6	12	21,8	9	75,0
Forgeron	18	14	77,8	20	1,4	2	10,0	2	14,3
Autres métiers	44	34	77,3	131	3,9	0	0	0	0



Graphique 2
Liens de parenté et de proximité de résidence chez les artisans

ménages possédant des liens de parenté. Ce nouvel indice que nous appelons « taux de proximité de résidence ajusté » est calculé en tenant compte des quartiers adjacents, dans la mesure où moins de deux pâtés de maisons séparent deux résidences familiales. Pour ce faire, nous avons minutieusement analysé les 216 liens de parenté des familles ne vivant pas dans le même quartier à la lumière du nouvel indice. C'est maintenant près de 75 % des ménages liés qui demeurent dans un rayon raisonnablement court, soit 284 des 388 liens. Chez les familles qui possèdent des liens de parenté entre elles, il y a donc une forte tendance au rapprochement, voire à la proximité résidentielle.

Dans un deuxième temps, si nous observons la proximité de résidence à l'intérieur des corps de métier ayant des liens de parenté, nous constatons qu'un autre facteur semble faire augmenter le rapprochement entre deux familles, l'appartenance à une même profession. En effet, si nous analysons les taux de proximité de résidence entre les gens de même métier et de même famille, ceux-ci passent de 44,5 % à 75 %, alors que le taux ajusté augmente d'un peu plus de 12 % pour s'établir à 87 %. Cette tendance au regroupement entre membres de même famille et de même métier s'effectue dans la plupart des professions. Par exemple, chez les maçons, une famille sur deux (49 %) s'installe à proximité d'autres ménages avec lesquels ces familles ont

un lien de parenté. Si l'on élimine les alliances avec les autres métiers artisanaux et que l'on s'attarde uniquement à l'analyse des alliances les liant à d'autres membres de leur profession, la proximité de résidence passe à près de 73 % à l'intérieur du même secteur, soit 32 des 44 liens entre maçons. Même constat si nous faisons les calculs avec notre indice ajusté, alors que 89 % des maçons liés entre eux vivent dans les limites d'un même quartier ou à quelques pâtés de maison l'un de l'autre. Cette réalité est perceptible dans les autres métiers assez nombreux pour être analysés (voir le tableau 6).

Tableau 6
Proximité de résidence chez les corps de métiers artisanaux

Métiers	Liens à l'intérieur du métier	Vivant dans le même quartier		Vivant dans une proximité de résidence ajustée	
	Nombre	Nombre	%	Nombre	%
Maçon	44	32	72,7	40	88,9
Tailleur	14	4	28,6	10	71,4
Menuisier	12	10	83,3	10	83,3
Cordonnier	14	10	71,4	14	100,0
Forgeron	10	6	60,0	8	80,0
Autres métiers	94	62	66,0	82	87,2

Nous pourrions illustrer l'incidence de la parenté et de la profession sur la proximité de résidence comme suit : si un individu, chef d'un ménage vivant à Montréal en 1741 et exerçant le métier de menuisier, possède un oncle par alliance également menuisier et un père cordonnier, il y a de fortes chances qu'il s'établisse plus près de la résidence de son oncle que de celle de son père dans une probabilité respective de 100 % et de 71 %. Dans un cas comme dans l'autre, il devient évident qu'il cherchera le plus souvent possible à se rapprocher de son réseau de parenté, une parenté caractérisée par son côté urbain et par son amplitude, principalement délimitée au groupe artisanal, voire souvent circonscrite à l'intérieur même du métier.

CONCLUSION

La découverte de la présence des artisans en milieu urbain par les historiens ne date pas d'hier. L'importance numérique de ce groupe

dans le cadre urbain de la Nouvelle-France ouvre cependant la porte à de nouvelles études sur les dynamiques de la ville. Fort de cette présence nombreuse, le groupe des artisans acquiert des comportements qui forgent la structure et le développement urbain. Établis dans le cadre exigü de la ville de Montréal en 1741, les membres de cette catégorie socioprofessionnelle, bien qu'en contact permanent avec les autres groupes vivant à la ville, semblent opter pour un regroupement spatial en partie déterminé par leur occupation respective. L'aspect économique, souvent lié à la profession d'un individu, peut être considéré comme l'un des facteurs qui expliquent le choix d'un emplacement de résidence. Or il ne paraît pas être le seul déterminant de la répartition spatiale qui s'exerce à Montréal. En effet, les résultats de cette étude montrent que les nombreux liens familiaux à l'intérieur du groupe des artisans interviennent dans ce processus, et ce, de manière encore plus forte lorsqu'ils s'établissent à l'intérieur même d'un corps de métier. En définitive, l'étude des réseaux de parenté à travers les ménages d'artisans contribue de manière significative à la compréhension de la répartition spatiale des groupes socio-professionnels dans l'environnement urbain.

NOTES

- 1 Parmi ces études, nous renvoyons particulièrement à celles de Joanne Burgess, *Work, Family, and Community. Montreal Leather Craftsmen, 1790–1831*, thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal, 1986, et de Réal Brisson, *La charpenterie navale à Québec sous le régime français*, Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1983.
- 2 Sur les contraintes techniques qui forcent les tanneurs à s'installer hors de l'enceinte des villes, lire l'article de Jocelyne Perrier dans le présent numéro.
- 3 Geoffrey Crossick, *The Artisan and the European Town, 1500–1900*, Aldershot, Ashgate, 1997, et Simona Cerutti, *La ville et les métiers. Naissance d'un langage corporatif. Turin, XVII^e–XVIII^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.
- 4 Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, p. 361.
- 5 *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction du journal par Jacques Rousseau, Pierre Morisset, Guy Bethune, Montréal, Tysseyre, 1977.
- 6 Dechêne, *op. cit.* (note 4), p. 364.
- 7 Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1998, p. 77.
- 8 Phyllis Lambert et Alan Stewart, *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1992, p. 60–66.
- 9 Daniel Massicotte, « Stratification sociale et différenciation spatiale en milieu urbain pré-industriel : le cas des locataires montréalais, 1731–1741 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44, 1 (1990), p. 61–83, citation p. 73.

- 10 *Ibid.*, p. 75.
- 11 Nous avons utilisé la reproduction du recensement de 1741 que l'on trouve dans *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, série III, vol. xv (1921), sect. I.
- 12 Sur cette base de données, voir Hélène Lafortune, Normand Robert et Serge Goudreau, *Parchemin s'explique. Guide de dépouillement des actes notariés du Québec ancien*, Montréal, Archiv-Histo, 1989.
- 13 Dechêne, *op. cit.* (note 4), p. 363.
- 14 Sur les résidences incluses dans chaque quartier, voir l'annexe 1.
- 15 Louise Dechêne, « La croissance de Montréal au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 27, 2 (1973), p. 163–179.
- 16 On trouve plusieurs plans d'époque de la ville de Montréal dans Jean-Claude Robert, *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Libre expression, 1994, p. 52–69.
- 17 Le *Registre de la population du Québec ancien* du Programme de recherche en démographie historique de l'université de Montréal a été utilisé pour obtenir ces informations. Il faut noter que certains ascendants ne figurent pas dans celle-ci, car ils ne sont jamais venus en Nouvelle-France.
- 18 Dechêne, *op. cit.* (note 4), p. 374–375, obtient 40 % dans les services, 20 % dans le commerce, 25 % d'artisans et 15 % de journaliers et manœuvres.
- 19 Les chiffres concernent l'année 1744. Jean-Pierre Hardy, « Quelques aspects du niveau de richesse et de la vie matérielle des artisans de Québec et de Montréal, 1740–1755 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40, 3 (1987), p. 339–372.
- 20 Au sujet des industries de la ville de Québec, voir Jean-Pierre Hardy, *op. cit.* (note 19), p. 341, et sur la situation de Montréal, Dechêne, *op. cit.* (note 15), p. 174.
- 21 Greer, *op. cit.* (note 7), p. 69.
- 22 *Ibid.*, p. 68.
- 23 Dechêne, *op. cit.* (note 15).

Annexe 1
Répartition des rues par quartier

Quartiers	Nom des rues	Numéros civiques selon le recensement
1	Notre-Dame de Bonsecours	entier
	Saint-Vincent	entier
	Saint-Denis	entier
	Sainte-Thérèse	entier
	Saint-Paul	176 à 253
	Notre-Dame	1 à 32
2	Saint-Gabriel	277 à 286
	Saint-Jean-Baptiste	entier
	Saint-Joseph	369 à 373
	Saint-Paul	151 à 175
3	Capitale	entier
	Saint-Paul	125 à 150
	Saint-François	340 à 348
	Saint-Joseph	364 à 368
4	Saint-Jacques	entier
	Notre-Dame	33 à 80
	Saint-Gabriel	287 à 291
	Saint-François	316 à 324
5	Saint-Augustin	entier
	Saint-Pierre	entier
	Saint-Alexis	entier
	Saint-Jean	entier
	De l'Hôpital	entier
	Saint-Eloy	entier
	Saint-François	329 à 339
	Saint-Paul	99 à 124
	Notre-Dame	81 à 95
6	Faubourg Saint-Joseph	entier